

ZULMA
ESSAIS

LE MONDE APRÈS GAZA

PANKAJ
MISHRA

« Mishra ne se contente pas de replacer le présent dans le contexte du passé, il tente de se projeter, d'apercevoir un avenir là où ne subsistent que des cendres. »
Alexandra Schwartzbrod, *Libération*

« Un livre pétri d'intelligence - et admirablement traduit. »
Robert Colonna d'Istria, *Corse-Matin*

« Une analyse magistrale. »
Michel Ménaché, *Europe*

« L'un des plus éclairant. »
Alexandre Sirois, *La Presse*

« Ce livre apporte un regard d'une certaine espérance. »
Bernard Hoedt, *L'Appel*

SUR LE WEB

« Il est des voix puissantes qui traversent les frontières et les différences culturelles. Celle de Pankaj Mishra a cette force rare. »
Thomas Hofnung et Élodie Maurot, *La Croix Magazine*

<https://www.la-croix.com/culture/pankaj-mishra-essayiste-indien-gaza-prefigure-un-monde-tres-sombre-20251128>



"La création de l'État d'Israël s'est faite à rebours d'un processus de décolonisation."
Pankaj Mishra, *L'Invité(e) des Matins* de France Culture, animé par Guillaume Erner

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/l-invite-e-des-matins>



« Nous assistons à un effondrement moral généralisé. »
Pankaj Mishra dans l'émission *Livre internationale* sur RFI

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/livre-international/20251227-le-monde-apr%C3%A8s-gaza-de-l-%C3%A9crivain-indo-britannique-pankaj-mishra>



« Une analyse aussi pénétrante que troublante de la mobilisation autour de Gaza. »
Martin Legros, *Philosophie Magazine*

<https://www.philomag.com/articles/pankaj-mishra-comme-guernica-gaza-incarne-la-nouvelle-figure-du-mal-et-du-refus-du-mal>

l'Humanité

« L'espoir vient de l'engagement des gens à travers le monde »
Entretien avec Pankaj Mishra, *L'Humanité*

<https://www.humanite.fr/monde/genocide-a-gaza/lespoir-vient-de-lengagement-des-gens-a-travers-le-monde-entretien-avec-pankaj-mishra-auteur-du-monde-apres-gaza>



« Un livre d'une richesse inouïe et un regard inédit sur le monde actuel. »
Martine Bulard, *Orient XXI*

<https://orientxxi.info/lu-vu-entendu/pankaj-mishra-le-monde-apres-gaza,8657>

IDEALIZE BY.

« L'ouvrage esquisse un dialogue exigeant avec l'histoire, la morale et l'avenir – un livre dont on ressort avec un regard plus lourd... mais plus lucide. »
Idealize by.

<https://byfrenchies.com/le-monde-apres-gaza%e3%83%bb/>



« L'un des intellectuels les plus incisifs de sa génération. »
Yasmina Mahdi, *lelitteraire.com*

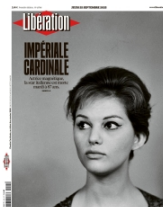
<https://www.lelitteraire.com/pankaj-mishrale-monde-apres-gaza/>

TOPNATURE

« L'indignation demeure, dérisoire mais solidaire, bouteille à la mer de solitude des Palestiniens, l'auteur le souligne en conclusion. Peut-être inscrit-elle dans l'après une lueur d'espoir. Peut-être. »

Coline Enlart, TopNature

<https://topnaturebooks.substack.com/p/palestine-entendre-enfin-sa-voix>



Palestine-Israël, à cœur et à écrits

D'une amitié épistolaire entre Gaza et Sderot («Michelle, que fais-tu pendant que mon peuple meurt sous les bombes?») à des réflexions de chercheurs désireux de «comprendre et nommer le continuum de destructions humaines»... De nombreux ouvrages sur la tragédie en cours au Proche-Orient paraissent actuellement.

Par

ALEXANDRA SCHWARTZBROD

«**L**es graines pour les oiseaux sont interdites d'entrée à Gaza, il paraît qu'elles peuvent être utilisées à des fins militaires», écrit de Gaza la Palestinienne Tala Albanna, 20 ans, à Michelle Amzalak, une Israélienne de 24 ans résidant à quelques dizaines de kilomètres de là, dans la ville de Sderot, longtemps cible de roquettes lancées par le Hamas. Les deux jeunes femmes ont la même passion pour le droit, qu'elles étudient, l'une à Gaza, l'autre en Israël. Elles ont toutes deux eu des proches tués ou blessés par les forces ennemies depuis le 7 Octobre. Alors, quand le journaliste français Dimitri Krier leur propose de correspondre, un jour de 2024, elles hésitent longuement. La peur d'être considérées comme des traîtres par leurs entourages respectifs, de ne pas savoir trouver les mots. Mais la curiosité finit par l'emporter. Et cette correspondance, incroyablement humaine, devrait être lue par les jeunes du monde entier.

Elle commence avec beaucoup de retenue de part et d'autre, et surtout des questions : «Mi-

chelle, que fais-tu pendant que mon peuple meurt sous les bombes ? demande Tala. Est-ce que ça te fait de la peine ?» La jeune Israélienne, dont la famille milite pour la paix, est d'abord gênée. «Je ne crois pas que nous soyons ennemis, lui répond-elle. Il est aussi vrai que de nombreuses personnes en Israël sont, depuis le 7 octobre, incapables de voir au-delà de leur propre douleur et de comprendre ce qui se passe à Gaza.» Sur la création d'un Etat palestinien, les deux sont réservées. Michelle reconnaît qu'elle s'éloigne un peu de la solution à deux Etats prônée par sa famille : «Je crois qu'il n'est pas juste que nous nous séparions, et je ne veux pas qu'Israël soit un Etat où les non-juifs soient traités comme des citoyens de seconde zone. J'aimerais que nous puissions vivre ensemble, libres et égaux. Je crois toutefois qu'une solution à deux Etats serait une étape importante en vue d'une solution définitive», à condition que les Israéliens se retirent des territoires palestiniens, précise-t-elle. Tala Albanna abonde dans son sens. «D'accord pour dire avec toi que la solution à deux Etats n'est pas la meilleure [...]. Je préférerais que l'on vive tous ensemble comme une seule nation mais je

sais à quel point c'est difficile à réaliser. Votre Etat s'est construit sur le judaïsme. Penses-tu que notre conflit est une affaire de religion ?» Cet échange, publié par le Seuil sous le titre *Nos Coeurs invincibles*, fait partie des très nombreux ouvrages publiés en cette rentrée sur la tragédie en cours au Proche-Orient.

«ESPRITS AVEUGLÉS»

Dans un tout autre registre, l'écrivaine libanaise Dominique Eddé publie *La mort est en train de changer* (les Liens qui libèrent), un essai politico-philosophique dans lequel elle ne mâche pas ses mots sur «la défaite de l'humanité», à tous les sens du terme. Revenant sur le mot «génocide» qui fait de moins en moins débat pour qualifier l'anéantissement en cours des Palestiniens, elle s'insurge : «*Les esprits aveuglés en seraient-ils au point où il leur suffit que l'horreur absolue soit nommée d'un mot plutôt que d'un autre pour la leur rendre acceptable ?*» Balayant à l'aune de l'actualité des thèmes comme l'altérité, l'intelligence artificielle, le trumpisme, la sexualité, le racisme, elle affirme : «*Il n'y aura pas de perspective d'apaisement possible tant que la défense de soi passera par la négation de l'autre, par la mise à l'écart de l'histoire, par l'injustice dans le traitement de l'injustice. Israël aura beau assurer sa supériorité militaire, recommencer encore et encore, il ne parviendra à assurer la pérennité de sa population qu'en renonçant à l'emmurer.*»

Alors que de nombreux pays ont annoncé cette semaine à l'ONU, sous l'impulsion de la France, qu'ils reconnaissent l'Etat de Palestine, elle évoque une autre reconnaissance : «*C'est le mot-clé de ce qui reste à sauver : la reconnaissance officielle par Israël du mal sans nom que ce pays a causé au peuple palestinien.*» L'écrivaine n'épargne ni le Hamas («*vivement le jour où il sera vu du même œil par ceux qui s'entêtent à le protéger et par ceux qui y voient un diable sorti de nulle part*»), ni les intellectuels ou les régimes arabes («*pour des raisons qui tiennent, notamment, à l'absence de démocraties dans les pays du Moyen-Orient, les figures intellectuelles y sont à présent majoritairement réduites au mutisme face à la collaboration active, au mieux passive, des régimes arabes à la boucherie en cours à Gaza*»). Pour elle, «*les morts sont désormais des cercueils pour les mots qui n'ont rien pu pour les sauver*». A noter, à ce propos,

la publication par Textuel des *Yeux de Gaza*, rassemblant des photos et des mots de la jeune photographe palestinienne Fatma Hassona, pulvérisée par une frappe israélienne avec sa famille à Gaza quelques jours après la sélection par le Festival de Cannes du documentaire réalisé sur elle par l'Iranienne Sepideh Farsi. Et si la tragédie de Gaza continue à vous accabler, ne passez pas à côté de *Gaza écrit Gaza* (Mémoire d'encrier), magnifique recueil de textes de 15 jeunes Palestiniens de Gaza formés et guidés par le poète Refaat Alareer, tué le 6 décembre 2023 par une frappe israélienne alors qu'il venait d'écrire un poème qui bouleversera la planète : «*Si je dois mourir*».

Dans un «tract» de Gallimard, *Reconnaître l'étranger*, l'autrice britannique d'origine palestinienne Isabella Hammad écrit : «*Dans le langage du droit et de la littérature, la reconnaissance implique que les déclarations soient suivies d'effets si on veut qu'elle dépasse l'épiphanie personnelle et ne se contente pas d'apaiser la conscience de qui la permet. Il faut fournir un effort considérable pour s'assurer que cet instant-là marque le milieu de l'histoire et non pas sa fin.*» Ajoutant cette précision, intéressante en ces temps d'hystérisation des sociétés à propos de la Palestine : «*Le déni, c'est, pourrait-on dire, le contraire absolu de la reconnaissance.*» Isabella Hammad publie parallèlement chez Gallimard un roman, *Hamlet le long du mur*, dans lequel une jeune Anglo-Palestinienne quitte Londres où sa carrière théâtrale patine pour gagner Haïfa puis Ramallah y puiser de la force dans ses racines.

Les racines de la tragédie en cours, l'écrivain indien Pankaj Mishra les analyse dans *le Monde après Gaza*, un essai publié chez Zulma. Elles se trouvent dans la Shoah, l'extermination des Juifs d'Europe au milieu du XX^e siècle. «*Les récits de souffrances issus de la Shoah, de l'esclavage et du colonialisme sont-ils voués à s'affronter, ou peuvent-ils être réconciliés ?*» s'interroge-t-il en citant cette phrase de l'auteur tchèque Milan Kundera : «*La lutte de l'homme contre le pouvoir, c'est la lutte de la mémoire contre l'oubli.*» Mishra ne se contente pas de replacer le présent dans le contexte du passé, il tente de se projeter, d'apercevoir un avenir là où ne subsistent que des cendres. Et, paradoxalement, Gaza pourrait devenir un des éléments clés de l'histoire en marche. «*En même temps que la tragédie*

de Gaza provoque un sentiment de vertige, de chaos et de vide, elle devient pour d'innombrables personnes impuissantes l'événement fondateur d'une conscience politique et éthique au XXI^e siècle – tout comme la Première Guerre mondiale le fut pour toute une génération d'Occidentaux», écrit-il.

Et le respect du droit dans tout ça ? On voit bien qu'il ne cesse d'être bafoué dans la région, à commencer par Israël qui a toujours refusé d'appliquer les résolutions de l'ONU lui enjoignant de cesser l'occupation des territoires palestiniens. Et depuis, 7 Octobre compris, les crimes de guerre ou crimes contre l'humanité se multiplient en restant impunis. Dans *Gaza face à l'anéantissement*, un collectif de chercheurs (Jean-Paul Chagnollaud, Michelle Perrot, Vincent Duclert, entre autres) s'emploie à mobiliser les savoirs de l'histoire, du droit et de la science politique pour tenter de «comprendre et nommer le continuum de destructions humaines» dans l'enclave. Pour eux, il est important de «penser la guerre à Gaza pour ne pas laisser les émotions légitimes sans réponse, ne pas laisser s'exprimer seulement l'indignation morale». Et surtout ne pas laisser triompher la loi du plus fort. C'est aussi le but que poursuit le diplomate Yves Aubin de la Messuzière, expert du Moyen-Orient, dans *Israël/Palestine, le déni du droit international*, un court recueil publié par Maisonneuve & Larose et Hemisphères. Et aussi Monique Chemillier-Gendreau, spécialiste du droit international, dans *Rendre impossible un Etat palestinien* (Textuel), dans lequel elle analyse soixante-quinze ans de faux-semblants israéliens. Et puisque l'on remonte l'histoire, à noter la publication en Folio de *Question juive, problème arabe*, de l'historien Henri Laurens, qui nous replonge dans plus de deux siècles d'histoire de la région, entre initiatives de paix et logiques de guerre.

COURT, CONCIS, TRÈS PÉDAGO

Elias Sanbar est aussi historien, diplomate (il participa aux négociations des accords d'Oslo avant d'être ambassadeur de la Palestine à l'Unesco), traducteur (du poète Mahmoud Darwich notamment) et surtout écrivain. Une nouvelle édition de sa *Palestine expliquée à tout le monde*, vient de ressortir au Seuil et il faudrait la mettre entre les mains de tous les jeunes de France, et des moins jeunes aussi tant qu'on y est. C'est court, concis, très pédagogique, joliment écrit et vous en sortirez enrichi

de l'histoire de la Palestine. Il y raconte notamment comment, en novembre 1988 à Alger, le leader palestinien Yasser Arafat avait, «pour la première fois, proposé clairement et fait voter à la majorité le principe de l'établissement de l'Etat palestinien sur toute partie du territoire qui aura été libérée ou évacuée par Israël», reconnaissant implicitement l'existence d'Israël.

Enfin, si vous aimez les histoires courtes, le Seuil publie des textes de 17 écrivains pour la Palestine, parmi lesquels J.M.G. Le Clezio, Atiq Rahimi, Brigitte Giraud mais aussi les Palestiniennes Doha al-Kahlout et Yara El-Ghadban et les Palestiniens Jadd Hilal et Karim Kattan dont le dernier roman, *l'Eden à l'aube*, est bouleversant de beauté et de tragique. ◆

**NOS CŒURS INVINCIBLES,
CORRESPONDANCE ENTRE UNE
ÉTUDIANTE À GAZA ET UNE ÉTUDIANTE
EN ISRAËL** Présenté et traduit de l'anglais
par DIMITRI KRIER Le Nouvel Obs/
Flammarion, 180 pp, 20 €.

DOMINIQUE EDDÉ **LA MORT EST EN
TRAIN DE CHANGER** Les Liens qui
libèrent, 123 pp, 12 €.

FATMA HASSONA avec SEPIDEH FARSI
LES YEUX DE GAZA Textuel, 144 pp, 29 €.

REFAAT ALAREER (sous la direction de)
GAZA ÉCRIT GAZA Traduit par des
écrivains de toute la francophonie. Mémoire
d'encrier, 280 pp, 22 €.

ISABELLA HAMMAD
RECONNAÎTRE L'ÉTRANGER
Traduit par Josée Kamoun. Tracts/
Gallimard, 57 pp, 3,90 €.

PANKAJ MISHRA
LE MONDE APRÈS GAZA
Traduit par David Fauquemberg. Zulma,
304 pp, 22,50 €.

GAZA FACE À L'ANÉANTISSEMENT
par un collectif de chercheurs. Tracts/
Gallimard, 4,90 €.

YVES AUBIN DE LA MESSUZIÈRE
**ISRAËL, PALESTINE, LE DÉNI DU DROIT
INTERNATIONAL** Maisonneuve & Larose/
hémisphères, 58 pp, 5 €.

MONIQUE CHEMILLIER-GENDREAU
**RENDRE IMPOSSIBLE UN ETAT
PALESTINIEN** Textuel, 160 pp, 17,90 €.

HENRY LAURENS
**QUESTION JUIVE, PROBLÈME ARABE
(1798-2001)** Folio, 1040 pp, 14,50 €.

ELIAS SANBAR
**LA PALESTINE EXPLIQUÉE À TOUT
LE MONDE** 128 pp, 11,90 €.

**SUR CETTE TERRE, IL Y A CE QUI
MÉRITE VIE** 17 ÉCRIVAINS POUR
LA PALESTINE Seuil, 128 pp, 14 €.

«En même temps
que la tragédie de Gaza
provoque un sentiment
de vertige, de chaos et
de vide, elle devient
pour d'innombrables
personnes impuissantes
l'événement fondateur
d'une conscience
politique et éthique
au XXI^e siècle.»

Pankaj Mishra
dans *le Monde après Gaza*





Pankaj Mishra : "La création de l'Etat d'Israël s'est faite à rebours d'un processus de décolonisation"

Publié le mardi 21 octobre 2025 à 07:42

"Gaza a détruit l'illusion d'un ordre international fondé sur les droits humains." Pour l'essayiste indien Pankaj Mishra, la guerre à Gaza marque la fin de l'hégémonie narrative occidentale : comment analyse-t-il le conflit israélo-palestinien depuis un point de vue du sud global ?

Avec

- Pankaj Mishra, journaliste et essayiste indien
- François Zimeray, président de l'Association française des victimes du terrorisme, l'AFVT, ancien ambassadeur en charge des droits de l'Homme

Pankaj Mishra qui publie *Le Monde après Gaza* (Éditions Zulma) et François Zimeray, avocat spécialiste des droits de l'homme, confrontent leur vision sur le conflit israélo-palestinien.

“La colonisation d’Israël est un anachronisme historique”

Pankaj Mishra souligne un paradoxe : *"la création d'Israël est un anachronisme historique, qui s'est faite en parallèle d'un processus de décolonisation en Afrique et en Asie dans les années 1950."* Selon lui, *"Israël a été créé avec l'assistance des anciennes puissances coloniales, au moment où l'Asie et l'Afrique s'embarquaient dans le processus de décolonisation."* Mais l'auteur refuse de réduire le conflit à ce qu'il considère être une querelle sémantique : *"On ne peut pas juger Israël ou n'importe quel autre pays par ses politiques. Ce qui compte, ce sont les perceptions, et les perceptions, c'est ce qui mène l'Histoire."*

Face à lui, François Zimeray, s'il reconnaît *“les fautes et les excès commis de part et d'autre”*, regrette *“la focalisation des intellectuels sur l'État d'Israël alors que des violations massives des droits de l'homme se produisent partout ailleurs sans être dénoncées”*. Pour lui, *“notre rôle, à nous qui ne sommes ni Israéliens ni Palestiniens, n'est pas de prendre parti, mais d'apporter une pierre à l'édifice de la paix”*. L'ancien ambassadeur de France pour les droits de l'homme conteste également l'usage du mot *“génocide”* appliqué à Gaza : *“Aucune juridiction ne s'est prononcée. Le seul acte qui porte la signature du génocide, c'est le 7-October, parce qu'il visait l'élimination systématique de toute trace de vie.”*

“La passion croît à mesure qu'on s'éloigne du terrain”

S'il reconnaît *“le droit d'Israël à exister”*, Pankaj Mishra insiste sur la responsabilité des dirigeants israéliens : *“Lorsqu'on devient un État-nation, on est jugé sur ses actes. Les pays du Sud, eux aussi anciens colonisés, doivent rendre des comptes lorsqu'ils deviennent des États-nations.”* Il estime qu'*“il ne peut y avoir de réconciliation sans responsabilité des dirigeants israéliens”*. Pour Pankaj Mishra, la question israélo-palestinienne concentre les fractures du monde contemporain : la mémoire de la Shoah, l'héritage colonial, le déséquilibre des puissances.

François Zimeray lui répond : *“Il n'y a pas de paix sans justice, mais il n'y a pas de justice sans paix non plus. La paix suppose que les mots retrouvent leur sens et que le brouillard de la guerre retombe.”*

“Il n'y a pas de paix sans justice”

Face aux appels à une paix pragmatique, Pankaj Mishra répond : *“Comment la paix adviendrait-elle si ceux qui commettent ces crimes ne sont pas tenus pour responsables ?”* Tous deux s'accordent sur une chose : la paix reste possible, à condition d'en sortir par le haut. *“La légitimité des deux peuples, conclut François Zimeray, réside dans le fait qu'ils vivent sur cette terre. La réconciliation, comme celle de la France et de l'Allemagne, doit redevenir pensable par un partage qui organise la coexistence.”*



LIVRE INTERNATIONAL

«Le Monde après Gaza» de l'écrivain indo-britannique Pankaj Mishra

Publié le : 27/12/2025 - 07:53



Écouter - 04:32



Partager



Ajouter à la file d'attente

L'essai *Le Monde après Gaza* de l'écrivain indo-britannique Pankaj Mishra s'ouvre sur les derniers jours de l'insurrection dans le ghetto de Varsovie en 1943, réprimée dans le sang par les nazis. Comparant l'extermination des juifs pendant la Seconde Guerre mondiale à l'anéantissement de Gaza par Israël sous le regard complice des puissances démocratiques occidentales, Mishra pointe du doigt la radicalisation de la société israélienne et s'inquiète de l'effondrement moral généralisé. Puisant sa réflexion aussi bien chez Primo Levi, Hannah Arendt, Edward Saïd que James Baldwin, ce livre relit l'histoire contemporaine à travers une grille morale et invite ses lecteurs à construire le monde d'après en s'appuyant sur une nouvelle conscience politique et éthique.



Couverture du livre «Le Monde après Gaza» de Pankaj Mishra, un essai traduit de l'anglais par David Fauquemberg et publié aux éditions Zulma. © Éditions Zulma

RFI : C'est le sentiment de découragement face à l'effondrement moral généralisé qui vous a conduit à vous lancer dans l'écriture du *Monde après Gaza*. J'aimerais que vous nous expliquiez les raisons de votre découragement ?

Pankaj Mishra : Je me suis retrouvé dans la situation de nombreuses personnes complètement déconcertées par la réaction d'Israël au 7-Octobre. Nous avons vécu des mois d'extermination de masse diffusés en direct, quelque chose de sans précédent dans l'histoire de l'humanité. En même temps, ce qui a été également inédit ces derniers mois, c'est de voir les démocraties occidentales qui prétendent défendre un ordre international fondé sur des règles, qui prétendent se battre pour la démocratie et les droits humains, appuyer Israël en lui apportant leur soutien tant diplomatique, militaire que moral. En conséquence, tout un système de normes, tout un système de lois, toute une manière de comprendre le monde, notre place en son sein, notre perception de nous-mêmes, de nos possibilités, et de ce que nos sociétés pourraient être à l'avenir, désormais tout cela est remis en cause. C'est de cela que je parle quand je vous dis que nous assistons à un effondrement moral généralisé.

Je suis étonné de votre réaction. Vous semblez avoir oublié les violences des guerres coloniales, les atrocités commises en Corée et au Vietnam, la mauvaise foi qui a conduit à la guerre en Irak...

Je pense que les gens de ma génération n'ont pas oublié les longues guerres et les atrocités de l'impérialisme. Je n'avais pas vraiment beaucoup d'illusions sur la nature de la démocratie occidentale ni sur cette rhétorique des droits de l'homme. Mais je dois admettre que, même pour des personnes comme moi, formées à l'histoire mondiale, les événements de Gaza - au cours desquels on a vu les gens abandonner leurs principes pour se ranger du côté des auteurs d'un génocide - ont été un choc immense.

À quand situez-vous la corrosion morale dans la société israélienne que vous pointez et que vous n'êtes d'ailleurs pas le seul à évoquer ?

Pour la plupart des observateurs, cette corrosion morale commence avec l'endoctrinement de la population israélienne et la construction d'une identité nationale fondée sur la Shoah et l'expérience juive en Europe. Pendant les premières années de l'existence d'Israël, la Shoah ne faisait pas partie de l'image que ce pays se faisait de lui-même. Les premiers dirigeants israéliens méprisaient les survivants de l'Holocauste : ils les voyaient comme des êtres faibles qui déshonoraient le pays parce qu'ils étaient allés à la mort sans résistance. Ce n'est que plus tard, à partir des années 1960, que le récit de la Shoah a été redécouvert et élaboré afin d'imposer une identité nationale cohérente.

Ainsi, plusieurs générations d'Israéliens ont été endoctrinées avec ce message très dangereux selon lequel le monde qui les entoure serait rempli de gens cherchant à les tuer et à les éradiquer.

Dans votre ouvrage, vous revenez longuement sur les mises en garde lancées en leur temps par d'éminents philosophes tels que Hannah Arendt et Primo Lévi contre cet endoctrinement. Pourquoi n'ont-ils pas été écoutés ?

C'est parce que le récit de l'Holocauste a d'abord été confisqué par l'État d'Israël, puis perverti pour servir les intérêts d'un État violent et expansionniste. Des penseurs comme Hannah Arendt, qui avaient vu en Europe les pires excès du nationalisme, étaient très conscients du risque de voir ressurgir ces dangers dans un nouvel État-nation tenté par le fascisme, le suprémacisme ethnique et racial. C'est pourquoi elle s'est farouchement opposée à l'idée du sionisme comme doctrine constitutive de l'État d'Israël.

Primo Levi, lui, qui croyait en l'idée d'un Israël socialiste, fut totalement horrifié en découvrant les preuves des atrocités israéliennes commises contre les Libanais et les Palestiniens. Ces penseurs ne pouvaient concevoir que la Shoah serve de fondement à la légitimité d'Israël. Pour eux, cette légitimité ne pouvait reposer que sur le comportement éthique d'Israël dans l'ici et maintenant.

C'est pourquoi je crois qu'il est de notre devoir, d'une certaine manière, de sauver la mémoire de la Shoah des mains de ceux qui l'ont tant instrumentalisée en Israël. Ne me méprenez pas : il n'est nullement question d'oublier la Shoah, mais il est seulement question de la délivrer de l'emprise de l'État d'Israël.

Comment voyez-vous le monde après Gaza, qui est le titre de votre essai ?

Vous savez, lorsque je songe à l'avenir, ce qui m'inspire véritablement de l'espoir, c'est la façon dont la jeunesse a su incarner à travers le monde une forme rare d'empathie et de compassion envers les victimes de la violence à Gaza. Ils l'ont fait en se levant, en se mobilisant, en donnant voix à leur indignation, et, ce faisant, ils nous ont renvoyé à nos propres manquements — nous, les aînés, ceux qui détenons le pouvoir, dans la politique, les affaires ou les médias. Ils nous ont rappelé, parfois avec sévérité, combien nous nous étions compromis, soit en tolérant ce génocide, soit en gardant le silence face à lui.

Ces jeunes manifestants, ces étudiants sont descendus dans la rue, ils ont dénoncé les atrocités, nous poussant à écouter davantage la voix de notre conscience. J'espère qu'à mesure qu'ils vieilliront, accédant à leur tour à des positions d'influence et de responsabilité, ils se souviendront des positions profondément morales qu'ils ont su adopter dans ces temps sombres que nous venons de vivre. Et j'espère qu'ils trouveront le moyen de perpétuer ces valeurs de compassion et de solidarité qu'ils ont su si magnifiquement incarner au cours de ces 15 derniers mois marqués par la brutalité et la souffrance. Oui, on peut dire qu'il y a de l'espoir.

Le Monde après Gaza, par Pankaj Mishra. **Essai traduit de l'anglais par David Fauquemberg**. Editions Zulma, **304 pages, 22,50€**

Le monde d'après

Géopolitique. Pankaj Mishra propose une analyse magistrale du monde d'aujourd'hui - et du conflit palestinien -, avec le projet d'en finir avec la haine de l'autre. Il invite à construire le monde d'après.



Le monde après Gaza

de Pankaj Mishra, traduit
de l'anglais par David
Fauquemberg, Editions Zulma,
coll. « Essais »,
304 pages, 22,50 €

Voilà un livre passionnant. Non parce qu'il prendrait position et proposerait une solution magique dans l'effroyable conflit qui, depuis des décennies et singulièrement depuis deux ans, met aux prises Israéliens et Palestiniens. Dans cette dramatique affaire, qui ne saurait évidemment se réduire à un trop simple affrontement entre bons et méchants, chacun a son idée, son opinion, ses préférences. L'essai de l'Indien Pankaj Mishra est remarquable en ce qu'il propose une lecture renouvelée de l'histoire du monde. Il tente de décrypter ce qui se passe, et de placer l'actualité dans une évolution historique de long terme. Très neuf, discutable à souhait, son travail est stimulant.

Dans le récit historique occidental, l'extermination des Juifs d'Europe au milieu du XX^e siècle apparaît comme une référence morale absolue, porteuse d'un impératif catégorique : plus jamais ça. Cette tragédie, qui a pris une dimension biblique, a comporté une contrepartie, la création de l'État d'Israël. Pankaj Mishra montre que cette référence s'érode, pour la raison que le monde est de moins en moins occidental, et qu'Israël, plus que jamais, apparaît précisément comme un élément du monde occidental. Le « Sud global » - pour employer cette notion, au moins aussi imprécise que la notion d'« Occident » - est une réalité, qui développe ses propres récits, ses mythes, sa vision du monde. De ce point de vue, Israël n'apparaît pas comme le refuge des Juifs martyrisés par la Shoah, mais comme un pion de l'ancien monde, une tête de pont avancée des Anglo-Américains, et de tous leurs alliés réunis, tous Blancs, pour simplifier. Israël apparaît comme un prototype de colonisation, menant sur des terres qu'elle annexe manu militari une politique d'apartheid. Cette vision mobilise l'opinion mondiale, en tout cas l'opinion acquise à l'idée qu'il est urgent d'abattre les anciens impérialismes. Un livre pétri d'intelligence - et admirablement traduit.

R. C. I.

IDEALIZE BY.

Pankaj Mishra – Un essai pour l'âme du monde

Il est des livres qui ne cherchent pas à réconforter, mais à déranger – pour mieux éclairer.

***Le monde après Gaza*, essai brûlant de Pankaj Mishra, s'inscrit dans cette lignée.**

L'ouvrage esquisse un dialogue exigeant avec l'histoire, la morale et l'avenir – un livre dont on ressort avec un regard plus lourd... mais plus lucide.

Histoires croisées, mémoire troublée

Pankaj Mishra ne part pas de rien : il creuse les racines historiques qui lient la *Shoah*, le colonialisme, les promesses non tenues de la modernité, pour interroger ce que signifie encore vivre dans un monde où « l'après Gaza » semble déjà commencer sans réconciliation ni récit partagé.

Le livre travaille le contraste entre le Sud global et l'Occident, entre les idéaux proclamés de liberté et de démocratie, et les réalités souvent moins héroïques, plus violentes. **Pankaj Mishra** cite *Edward Said*, *Hannah Arendt*, *Primo Levi*, et d'autres, non pour ériger un panthéon moral, mais pour dessiner les lignes d'une histoire encore à écrire.

Morale, colère, responsabilité

Il y a dans *Le monde après Gaza* une indignation sereine, une colère portée non comme un argument de force, mais comme une urgence, un appel – celui de l'observation critique, de la solidarité.

Pankaj Mishra propose que le monde ne se contente pas de juger, mais d'écouter, de comprendre, d'assumer. Comprendre que les vies comptent et que le silence ou l'indifférence sont déjà des choix.

Ce livre n'est pas un exposé froid, mais une méditation vibrante : il appelle le lecteur à tenir ses contradictions, à peser ses convictions, à devenir – par les mots – témoin et acteur.

Octobre 2025

PANKAJ MISHRA : *Le monde après Gaza*

(Zulma Essais, 22,50€)

Pankaj Mishra, né en Inde en 1969, « imprégné du sionisme révérencieux de [sa] famille de nationalistes brahmanes », est devenu un historien et penseur d'aujourd'hui d'une immense culture. Il porte un regard sur l'état du monde à la lumière des événements qui ont marqué notre époque, de l'extermination des Juifs d'Europe à « l'éradication programmée de Gaza », après le pogrome du 7 octobre 2023. De son séjour en Cisjordanie, en 2008, qui l'ouvre « au long calvaire des Palestiniens », de ses lectures des grands témoins de l'Histoire, des témoignages de Jean Améry, Primo Levi, -tous deux conduits au suicide-, mais aussi de Hannah Arendt, Edward Said, James Baldwin, Langston Hughes, Vidal-Naquet, George Steiner, Franz Fanon, etc., il livre une analyse magistrale des « au-delà de la Shoah » à l'échelle planétaire, questionnant les exclusions identitaires et dérives impérialistes actuelles... Enfin, il nous intime à mieux connaître les enjeux pour en finir avec la haine de l'autre, ne pas abandonner « l'espoir en des temps sombres » !

Dès le *Prologue*, Pankaj Mishra, se référant à l'insurrection du ghetto de Varsovie, cite Marek Edelman : « En fin de compte, il s'agissait de ne pas les laisser nous massacrer quand notre tour viendrait. De choisir, simplement, la manière de mourir. » Selon l'auteur, après la Shoah, « l'outrage » indélébile de l'anéantissement, la création de l'État d'Israël visait à résoudre « un problème occidental -la question juive¹- » Or, constate-t-il, les actions de cet État juif² « impliquent, et divisent, une grande partie de l'humanité. » En écho à la dévastation de Gaza après le pogrome du 7 octobre 2023, il note : « La guerre finira tôt ou tard par appartenir au passé, et le temps aplanira peut-être cette vertigineuse montagne d'horreurs. Mais les traces de la catastrophe marqueront Gaza pendant des décennies : dans les corps blessés, les enfants orphelins, les décombres de ses villes, les populations sans abri, dans l'omniprésence et la conscience lancinante d'un deuil de masse. »

En 1939, Hitler, déjà célébré par le grand Mufti de Jérusalem et dans le monde arabe, influence l'Inde où, nous dit l'auteur, le nazisme et le sionisme ont suscité, pour la génération de son grand-père, dans l'ignorance des réalités européennes, un double idéal patriotique de libération et d'édification de la nation... Plus inquiétant, *Mein Kampf* demeure aujourd'hui un bestseller de l'Égypte à l'Inde, voire au-delà, -sans avoir contaminé le soutien premier de Gandhi et de Tagore au sionisme-. Et plus récemment, les références appuyées au nazisme n'ont pas entravé les liens économiques entre l'Inde et Israël, comme auparavant avec l'Afrique du Sud, sous apartheid. Ainsi après une décision onusienne mal ficelée et source immédiate de conflits armés récurrents, nombre de survivants et victimes de l'antisémitisme ont pu devenir à leur tour, par nationalisme exacerbé en milieu hostile (L'islam radical), des ségrégationnistes fanatiques forts des soutiens américain et allemand -soutien ostentatoire, sinon indéfectible jusque-là, à l'aune d'une culpabilité historique imprescriptible-. À ce propos, on salue la quête constante de Pankaj Mishra qui diversifie ses sources en recourant souvent à la presse internationale : « Le sang aryen coule à flots pour les juifs », lisait-on dans le Spiegel, après la guerre des six jours ! Quant à Günther Grass, dans *Crabe* (2002), son jugement de L'Allemagne

est sans rémission : « L'Histoire, ou plus précisément l'Histoire que nous avons-nous-mêmes provoquée, est un trou de chiotte bouché. On tire sans arrêt la chasse d'eau, mais la merde continue de remonter à la surface. »

Dans le chapitre *Américaniser l'Holocauste*, Pankaj Mishra rappelle le refus massif des pays anglo-saxons et du reste du monde à accueillir les réfugiés juifs fuyant le nazisme -et ses exécutants des pays occupés, dont on occulte encore aujourd'hui « l'essentiel des aspects gênants de l'Histoire » -. Lors même de la libération des camps, l'accueil des survivants fut désastreux... Quant à l'Union soviétique, elle n'offrit qu'un « soutien cynique et à court terme à l'indépendance israélienne. » Aux USA, le messianisme évangélique, après la guerre des six jours, cultive très tôt sa solidarité avec le sionisme. Quant aux protestants fondamentalistes hostiles à l'islam et au judaïsme, ils « voyaient dans la présence des Juifs en Palestine une condition préalable au second avènement du Christ, où celui-ci sauverait les Justes... » (cf. Billy Graham et Jerry Falwell). L'auteur évoque à ce propos un phénomène de « sur-identification » de l'Amérique avec Israël. Soulignant la « judéité sentimentale » des Juifs américains, l'auteur note qu'elle devient « périphérique » à partir des années 1970. Quant à la classe dirigeante israélienne elle-même, d'abord laïque, elle considère désormais les sionistes religieux comme des partenaires efficaces dans la judaïsation des territoires conquis et tend de plus en plus à légitimer le suprémacisme juif dans une société très divisée, éloignant aussi une partie importante des anciens soutiens de la diaspora, scandalisés par le racisme anti-arabe des colons ultra religieux³. L'attentat du 11 septembre 2001 à New York portera l'exacerbation des conflits entre le Moyen-Orient et l'Occident au paroxysme. Le durcissement du conflit israélo-palestinien se renforcera avec le prétendu rempart occidental que constituerait Israël face aux attaques islamistes. Effet boomerang international ! « Dans le même temps, écrit Pankaj Mishra, la décolonisation est devenue, de manière de plus en plus menaçante pour Israël et ses partisans, un cri de ralliement mondial pour la fin du colonialisme occidental au Proche-Orient ».

La résurgence hallucinante des courants ultra-nationalistes et des haines raciales prend une tournure nouvelle en Israël. L'État refuge identitaire nourrit « un narcissisme moral de luxe ». Le statut victimaire du « peuple élu » pousserait les Israéliens, selon Zygmunt Bauman, « à développer un intérêt personnel pour l'hostilité du monde et à faire en sorte que le monde reste hostile. » Et, constate Pankaj Mishra : « De nos jours les concessionnaires d'atrocités sont légion. [...] Nationalistes hindous et islamistes turcs ont effrontément recours à des récits de persécutions héréditaires pour vendre comme émancipatrices des politiques d'exclusion autoritaires, et forger une identité nationale hyper-virile à partir de leurs récits d'humiliation, d'impuissance et d'insécurité. Narendra Modi proclame ainsi que les Hindous ont été réduits en esclavage pendant un millénaire ». -Par les envahisseurs musulmans puis par les colons britanniques-. C'est encore le prétexte à des destructions massives de mosquées et de bâtiments coloniaux, comme s'il s'agissait d'effacer des symboles pour se libérer d'un passé insoutenable. De la Shoah à la Nakba, les revendications identitaires et l'essentialisation de l'autre seraient-ils des obstacles insurmontables ? Pourtant, note Pankaj Mishra, au cours des années 1950, la construction de l'Etat d'Israël était aussi remarquée mondialement « comme un programme de

modernisation socialiste. » Il rappelle que le futur premier Ministre de l'Algérie indépendante, dans la clandestinité au Caire, Ahmed Ben Bella, leader du FLN, « suivait de près les travaux des syndicats, des kibboutzim et des autres institutions sociales en Israël. » Il considérait même que c'était un exemple à suivre...⁴

Autre temps ! - Quel monde après Gaza ?

Il n'est pas simple de rendre compte de la richesse de la réflexion ouverte, de l'examen précis des points de vue divers, et des informations réunies par Pankaj Mishra, dans son essai aussi rigoureux que terrifiant, - quant aux poudrières planétaires en passe d'explosion -. S'il évite tout manichéisme, il prend lui-même parti, et fonde son argumentation sur toutes les sources possibles. Il ouvre profondément le dialogue avec tous ceux qui espèrent paix et justice. Dans l'*épilogue*, il note avec inquiétude que « les preuves sont déjà trop nombreuses du fait que l'arc de la justice de l'univers moral ne tend pas vers la justice ; les puissants ont toujours fait en sorte que leurs massacres paraissent nécessaires et justes. Il est aisé d'imaginer une conclusion triomphale à l'offensive israélienne et son édulcoration rétrospective par les historiens, les journalistes et les hommes politiques ». Toutefois, il estime que « l'indignation et la solidarité » envers les Palestiniens, depuis la dévastation de Gaza et des massacres engendrés par la brutalité de l'armée israélienne, sont porteuses « d'un avenir inéluctablement pluraliste ». De l'urgence aux actes ?

« Lueur d'espoir, clame-t-il, pour le monde après Gaza. »

Michel MÉNACHÉ

1 - Réduire « la question juive », après la création d'Israël, à un problème occidental, c'est ignorer les populations juives berbères et les communautés juives contraintes à s'exiler de la plupart des pays du Moyen Orient, voire d'Amérique latine.

2 - L'auteur, cite le penseur iranien Ali Shariati qui se réfère à « la Palestine islamique », sans mentionner, on se doit de le regretter, les minorités culturelles et religieuses « palestiniennes » qui continuent de cohabiter depuis l'Empire ottoman. Ne serait-il pas plus juste, pour les Israéliens et leurs voisins du Moyen Orient, de ne désigner Israël que comme *l'État hébreu* (choix du *New York Times*, dès les débuts de la création d'Israël) et non par « l'État juif », entité essentialiste qui induit séparation, colonisation, exclusion et conduit à l'apartheid, au grand dam de l'opposition démocratique israélienne et des universalistes planétaires ? C'est la langue hébraïque qui fait culture commune, sans effacer l'arabe et les autres langues minoritaires. Et pourquoi pas, en société israélienne multiculturelle à nouveau et profondément laïcisée, langue commune garante possible des libertés individuelles ?

3 - Pankaj Mishra voit dans ces dérives ultrareligieuses une des raisons des suicides de Primo Levi et Jean Améry, désespérés par la brutalité de la société israélienne...

4 - J'ai appris par un collaborateur de France-Culture en Israël que le petit-fils d'Abdel Kader qu'il avait interviewé avait choisi de lui-même d'aller vivre dans un kibboutz israélien...

Pankaj Mishra, « Le monde après Gaza »

Dans son dernier ouvrage, l'essayiste indien interroge la violence exercée par Israël sur le peuple palestinien et le silence complice de l'Occident. À travers une analyse occidentalo-décentrée mêlant histoire du capitalisme, du racisme, du colonialisme et de l'antisémitisme, il propose une réflexion sur les oppressions qui structurent le monde contemporain.

ISRAËL/PALESTINE > HISTOIRE > CONFLITS > POLITIQUES > **MARTINE BULARD** > 14 NOVEMBRE 2025



Nuseirat, le 11 novembre 2025. Un Palestinien contemple un nouveau camp de déplacés mis en place par le Comité égyptien.
Eyad Baba / AFP

“ Comment Israël, ce pays bâti pour accueillir un peuple persécuté et sans-abri, a-t-il pu en arriver à exercer un pouvoir de vie et de mort aussi terrible sur une autre population de réfugiés (dont la plupart sont des réfugiés sur leurs propres terres) ? Comment les sphères politiques et journalistiques occidentales dominantes peuvent-elles ignorer, et même justifier, les actes de cruauté et d'injustice que cet État commet de manière systématique ? ”

C'est à ces questions pressantes que l'essayiste Pankaj Mishra cherche à répondre depuis 2008 et son premier voyage en Israël. Dans son dernier ouvrage *Le Monde après Gaza* (Zulma, 2025), il rend compte de cette quête académique et éthique, qui a pris un tour plus vital encore après les massacres du 7 octobre 2023 et le génocide en cours à Gaza. Cela donne un livre d'une richesse inouïe et un regard inédit sur le monde actuel.

Pankaj Mishra plonge sa réflexion dans les racines historiques du capitalisme, du racisme et du colonialisme en passant, bien sûr, par celles de l'antisémitisme, pointant ainsi les interactions entre ces catégories habituellement séparées. L'originalité de son analyse, aussi précise qu'érudite, tient à sa capacité à sortir des visions occidentalo-centrées pour se livrer à une histoire comparée des peuples de l'Afrique à l'Asie sans oublier l'Amérique et l'Europe. Il s'appuie sur les cultures, les pensées, les recherches d'intellectuels et de militants issus de mondes différents.

Israël, modèle du nationalisme hindou

Sa trajectoire personnelle est à l'image de ce cheminement intellectuel et politique. Né en 1969 dans l'Uttar Pradesh (Inde), Pankaj Mishra a été élevé dans une famille nationaliste pour laquelle Israël était l'exemple achevé de la construction victorieuse d'un État-nation. « *J'avais un portrait de Moshe Dayan, ministre de la défense pendant la guerre des six-jours* », raconte-t-il, tout en précisant : « *Si cet engouement pour les héros israéliens était irrésistible, c'est en partie parce qu'il était "glamoureusement" illicite en Inde.* » En effet, New Delhi a reconnu Israël en 1950, mais, en raison de la Nakba et de la répression à l'encontre des Palestiniens, les relations officielles n'ont été établies qu'en 1992. Mais, pour sa famille et son entourage, « *le sionisme était vraiment un fabuleux roman historique empreint de nostalgie, où une quête prodigieuse, parsemée d'échecs et de tragédies, culminait dans un événement quasi miraculeux : la création d'Israël* ».

Pour les nationalistes hindous privés d'un pays uni « *en raison des séparatistes musulmans* » (qui, à la libération du joug anglais, ont créé le Pakistan avec l'appui du Royaume-Uni), « *Israël montrait par ailleurs la voie en s'adressant aux musulmans dans le seul langage qu'ils comprenaient : celui de la force et encore de la force* ». Une conviction que, des décennies plus tard, l'actuel premier ministre indien Narendra Modi et ses amis du parti nationaliste BJP (Bharatiya Janata Party) mettront en pratique dans leur propre pays¹.

Mishra se détache très rapidement de cette conception, à la faveur de sa propre expérience des discriminations raciales en Israël lors d'un voyage en 2008, et de ses travaux sur le colonialisme, comme facteur essentiel de l'essor du capitalisme au XIX^e siècle. Pillage des ressources, exploitation de la main-d'œuvre et racisme se conjuguent intimement, montre-t-il, car le colonialisme nécessite de traiter le colonisé comme un être inférieur. Il multiplie les exemples en Afrique, au Proche et Moyen Orient, en Asie et les compare à l'antisémitisme en Europe :

“ Les peuples d'Asie et d'Afrique ont une expérience ancienne de la stigmatisation par les puissances coloniales de l'Europe chrétienne. Être considérés comme des fourbes, des lâches, des faibles... ce fut l'expérience commune aux juifs, aux Noirs [aux États-Unis], aux Indiens [face au Royaume-Uni], au Chinois [face aux Européens, puis au Japon]. ”

Le choix de la voie coloniale

Une autre constante de cet assujettissement de peuples entiers : « *La croyance propre au darwinisme social qu'un peuple ou une nation qui ne dominait pas finissait par être dominé.* » Ce principe est sacralisé par Israël, qui l'a utilisé jusqu'à plus soif pour justifier ses massacres. Il sert également à justifier le génocide des Amérindiens (en Amérique du Nord), ainsi que le montre la longue filmographie d'Hollywood. Autant de crimes de masse, de génocides largement marginalisés dans la culture occidentale. À l'instar des luttes pour l'indépendance sur les différents continents, alors que la décolonisation a bouleversé l'ordre mondial.

Du reste, note Pankaj Mishra, Israël s'est créé au moment où les luttes décoloniales prenaient de l'ampleur. Certes, le nouvel « État des juifs » aurait pu se développer, comme l'espérait alors Mohandas Karamchand Gandhi, si ces derniers étaient parvenus « *à le faire sans l'aide de baïonnettes, que ce soient les leurs ou celles de la Grande-Bretagne* », et « *en parfaite amitié avec les Arabes* ». Mais c'est la voie coloniale qui a été choisie par les dirigeants israéliens et les Occidentaux. Cela amènera Israël à se rapprocher de l'Afrique du Sud de l'apartheid (et à l'aider) ou plus récemment des suprémacistes hindous au pouvoir...

Le livre s'attache à décortiquer la façon dont la mémoire de la Shoah a été façonnée en Israël, notamment après la guerre de 1967, mais aussi aux États-Unis, la transformant en mètre étalon du mal humain, au détriment de l'histoire planétaire. Dans le même mouvement, elle devient le « *nouveau fondement de l'identité israélienne* » s'imposant aux juifs originaires du Proche-Orient qui ne l'avaient pas connue, et toujours menacée de refaire surface avec un nouvel ennemi : l'Arabe et le musulman. Ainsi une vision messianique et ethnique se développe, avec l'appui des très puissants évangéliques étatsuniens, reprenant à leur compte la notion erronée de « tradition judéo-chrétienne ». Cette « *américanisation de l'holocauste* » touche également l'Allemagne où l'on est passé sans barguigner de l'antisémitisme génocidaire au philo-sémitisme le plus aveugle. Ce n'est certainement pas un hasard si Berlin est devenu le deuxième plus grand vendeur d'armes à Israël.

Seul motif d'espoir, la jeunesse en lutte

Pour faire comprendre ce basculement idéologique, l'auteur s'appuie sur de nombreux ouvrages analysant et mettant en garde contre ces dérives, tels ceux de la philosophe allemande Hannah Arendt (1906-1975) ; de l'écrivain italien Primo Levi (1919-1978) dont il cite des témoignages poignants de ses doutes et ses douleurs ; de l'écrivain autrichien Jean Améry (1912-1978) ; de l'écrivain et militant afro-américain Edward Burghardt Du Bois (1868-1963) ; sans oublier le psychiatre et essayiste français Frantz Fanon (1925-1961) et

l'intellectuel palestinien Edward Saïd (1935-2003). Non seulement ces références et citations éclairent le propos de Mishra, mais elles facilitent la lecture de l'ouvrage.

Son grand mérite est de donner des grilles d'analyses renouvelées des crimes de masse perpétrés par Israël avec l'appui de la plupart des pays occidentaux, mais aussi de mettre en lumière ceux qui se déroulent ailleurs, en Inde ou au Soudan par exemple. En effet, « dans un monde où les flux économiques mettent en péril la souveraineté nationale, les vieux fantasmes de purification culturelle ont retrouvé de la vigueur ». Ainsi, « le schéma binaire d'un Occident éclairé et d'un Orient obscurantiste, utilisé jadis (...) est aujourd'hui devenu le fonds de commerce des nationalistes d'extrême droite en Israël, en Europe et en Amérique ».

Mishra n'est guère optimiste sur l'évolution du monde :

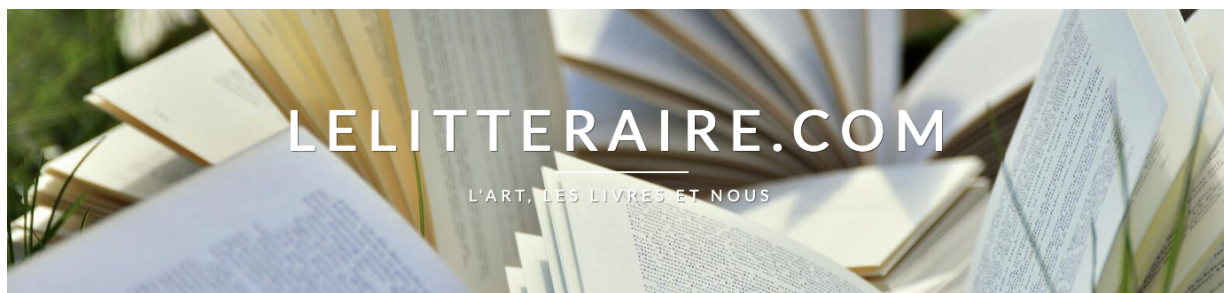
“ Les préjugés ethniques et raciaux sont une force politique majeure et durable de la modernité. Inséparable à la fois du nationalisme et du capitalisme, elle dévore sans cesse de nouvelles victimes : Juifs d'Europe, Asiatiques et Africains hier ; musulmans et migrants aujourd'hui. (...) On assiste à un recul précipité des droits individuels, des frontières ouvertes et du droit international. ”

Seul motif d'espoir, selon lui, la réaction et les luttes des jeunes contre le génocide en cours à Gaza, malgré la censure et la répression.



MARTINE BULARD

Ex-rédactrice en chef du *Monde diplomatique*, autrice notamment de *Chine-Inde, La course du dragon et de l'éléphant*,... (suite)



Octobre 2025 par Yasmina Mahdi



PANKAJ MISHRA, *LE MONDE APRÈS GAZA*

Éthique des morales détruites

Né en 1969 en Inde, Pankaj Mishra est considéré comme l'un des intellectuels les plus incisifs de sa génération. Dans son très exigeant livre de référence *Le monde après Gaza*, il nous livre un constat éthique et moral du désastre en train de se produire à Gaza, en se demandant pourquoi « *l'Occident a-t-il si ostensiblement exclu les Palestiniens de la communauté des obligations et responsabilités humaines ?* ». L'historien analyse les origines de l'antisémitisme, la fondation de l'État d'Israël, ses liens avec l'Amérique, « *la question de la couleur de peau (...), les crimes historiques à grande échelle que furent les génocides, l'esclavage et l'impérialisme raciste (...), les massacres de masse et autres déplacements forcés (...) en Syrie, au Soudan, au Congo* », les oublis historiques de l'Occident sur la perpétuation des hécatombes qu'il a commises, avec en parallèle la construction de « *la suprématie blanche* ».

Pankaj Mishra retrace également un pan de l'histoire de l'Inde, du Moyen-Orient et du Proche-Orient. Ce qui est très intéressant, c'est le parcours de l'auteur, depuis son Inde natale, en sa qualité de fils d'hindouiste, issu d'une famille nationaliste, et son étude de « *peuples en périphérie* ». Avec les événements du 7 octobre 2023, a lieu l'apparition d'un

« *philosémitisme* » de la part des Occidentaux, même des extrémistes de droite traditionnellement antisémites – ce qui bloque toute pensée critique à l'encontre de la politique de l'Israël de Netanyahu.

Le capitalisme industriel s'appuie sur l'oppression de l'individu, l'exploitation systématique des masses laborieuses, ce qui favorise un racisme endémique forgé sur la concurrence économique, « *une caractéristique indéracinable de l'Occident moderne* ». Avant la marque indélébile qu'a laissée la Shoah, il y a eu le phantasme du Juif usurier, accusé de cumuler des fortunes, détenteur d'une puissance économique occulte et mondiale, tableau effaçant la réalité de la misère des ghettos et des pogroms. Les idées eugénistes ont rendu possibles la Shoah et les exterminations de masse durant les guerres coloniales, idées partagées par les nazis, des militaires américains, des présidents et des ministres comme Winston Churchill (1874-1965), coupable de la mort de « *millions d'Hindous (un peuple bestial avec une religion bestiale, selon lui)* ». Loin de tirer des leçons de morale et de concorde, la mort à grande échelle s'est poursuivie en ex-Yougoslavie, au Rwanda, au Liban, en Syrie, au Burundi, en Irak et en Iran, en Afghanistan, etc.

Pankaj Mishra pointe l'exacerbation d'un nationalisme primitif en Israël, exigeant un esprit de sacrifice et effaçant du récit officiel toute critique contrevenant au récit idéologique messianique prédominant « *au service du sionisme* ». De ce fait, « *Israël s'est transformé en un bastion d'ethno-nationalisme féroce* », situation extrême qui conforte « *un triomphe posthume à Hitler, qui rêvait de créer un conflit entre les Juifs et le reste du monde* », sur la base du « *mythe du complot juif venant à saper les nations ethniques du monde qui sert de prétexte à la Solution finale* ». L'opinion internationale approuve la défense d'Israël, ainsi que de nombreux journalistes et éminents universitaires – en juin 2024, plus de 40 000 Palestiniens ont été tués, dont deux tiers de femmes et d'enfants. P. Mishra consacre un chapitre entier à l'antisémitisme en Allemagne, les millions de personnes « *impliquées dans l'assassinat de civils juifs* », ceci jusqu'au revirement brutal de l'Allemagne de l'Ouest de devenir « *le principal fournisseur de matériel militaire d'Israël, en plus d'être le facilitateur de sa modernisation économique* ». L'historien dénonce l'attitude abjecte de la RFA, le soutien aux tortures durant la guerre d'Algérie, la vente d'armes destinées à éradiquer les mouvements anticolonialistes de libération. La projection raciste en Allemagne (l'antisémitisme sous-jacent) se reporte sur « *une minorité d'immigrés du Proche et du Moyen-Orient* ».

La deuxième partie de l'ouvrage traire d'un sujet complexe : « *américaniser l'holocauste* », signifiant l'oubli du génocide pour s'américaniser, qui a été un mot d'ordre et un implicite, ce qui autorise le suprématisme blanc et les discours racistes du XXI^{ème} siècle. Ce travail de sape de la mémoire a été dénoncé dans de nombreux essais, dont ceux de Hannah Arendt (1906-1975), Primo Levi (1919-1987), Betty Friedan (1921-2006), W. E. B. Du Bois (1868-1963), Jean Améry (1912-1978). Après le processus de décolonisation et l'émergence de nouveaux genres littéraires, la première chaire d'études postcoloniales fut occupée par Edward Saïd (1935-2003), « *le narrateur le plus éloquent de l'histoire des épreuves endurées par les Palestiniens sous domination israélienne/occidentale* ».

Pankaj Mishra rappelle que, « *à la fin des années 1930, alors que les eugénistes américains se faisaient une joie de justifier leurs actions en renvoyant à l'élimination systématique par Hitler des membres jugés inaptes de la société allemande, y compris les Juifs, Churchill refusait avec éloquence de reconnaître « qu'un grand tort ait été fait aux Peaux-Rouges d'Amérique et aux Noirs d'Australie », du fait qu'« une race plus forte, une race supérieure,*

une race plus avisée pour le dire ainsi, est venue et a pris leur place ». Ce retour à un recul précipité des droits et de la démocratie étaient imprévisibles, ainsi que le spectre d'un racisme institutionnalisé et « *l'emploi d'un vocabulaire racialisé* ». Hélas, les nationalismes, « *les récits concurrents de victimisations héréditaires (...), la « conception reagano-thatchérienne de la création de richesses privées* » ont provoqué des « *inégalités économiques* » qui se sont creusées « *de manière ingérable (...)* ; *des démagogues ultranationalistes sont, comme il se doit, apparus, vociférant contre des ennemis intérieurs et extérieurs, et s'emparant des institutions démocratiques* ».

L'auteur de cet essai remarquable nous avertit de la cruelle visibilité du « *retour du suprématisme blanc au cœur de l'Occident moderne* ».

Des lectures spirituelles



FEMMES ENGAGÉES

Dans cet ouvrage joliment illustré, l'auteur reprend les sociodrames relatant les vies de Marie et de 29 héroïnes de l'Ancien Testament qu'il a conçus selon la narration populaire et transmis via les radios communautaires d'Amérique latine, lorsqu'il était missionnaire de Scheut en République dominicaine. Des femmes engagées pour la libération des opprimés et pouvant « aider à(re)découvrir, approfondir et soutenir le rôle des femmes dans les Églises ». En attendant peut-être une suite à propos de celles du Nouveau Testament ? (J.Bd.)

Pierre RUQUOY, *D'Ève à Marie : 30 femmes de la Bible montent sur les planches pour nous !* Photos Henri van Ruymbeke. Pour Sunflowers (Zambie) pour les orphelins de parents victimes du sida. Prix : 48 € Cpte: BE94 0018 4696 8714. Communication: nom+adresse.



DIEU CRÉATEUR

L'auteur, ingénieur polytechnicien et dirigeant d'entreprise retraité, estime que cela change tout de penser être créé personnellement par Dieu, mais qu'on n'entend plus dire cela aujourd'hui. D'où les titres des deux parties : « *Le baiser créateur me fait à l'image de Dieu dans une alliance adamique* » et « *Le baiser créateur me fait unique au monde dans une alliance universelle* ». Reprenant des apports des sciences, de l'anthropologie, de la métaphysique et de l'Écriture sainte, il indique utiliser habituellement *La Bible pour tous* éditée en 1956 et évoque d'anciens catéchismes, dont celui du diocèse de Paris de 1968. (J.Bd.)

Luc LANNOYE, *Le baiser créateur à l'image unique de Dieu*, Le Coudray-Macouard, Saint-Léger, 2025. Prix : 14€. Via *L'appel* : -5% = 13,30€.



FEMMES EFFACÉES

Une jeune codeuse entreprend avec son amie de créer un espace virtuel « où des femmes séparées par des dogmes, des frontières, des silences imposés pourront enfin se parler ». Son projet va plus loin que ce qu'elle espérait puisqu'il fait surgir, via un code inconnu, des femmes qui ont joué un rôle important dans le récit biblique, mais qui « ont été effacées » ou « appelées prostituées pour cacher qu'elles étaient témoins ». Ce livre soulève bien des questions concernant la conscience de soi, auxquelles l'autrice (chroniqueuse à *L'appel*) fournit des pistes de recherches et de réponses pour mieux comprendre tout ce qu'il aborde d'essentiel. (C.M.)

Josiane WOLFF, *Protocole Marie Madeleine*, BoD, 2025. Prix : 20€. Via *L'appel* : -5% = 19€.



PASSEUR DE MÉMOIRES

Médecin, l'auteur rappelle la souffrance des Juifs d'Europe sous le nazisme à travers le vécu de familles venues d'Allemagne et de Pologne en Belgique. Avec les difficultés pour s'intégrer avant 1940, l'évacuation en France, les travaux forcés et l'assassinat à Auschwitz du grand-père maternel, le départ d'une tante au Venezuela et de longs silences. Il ajoute des évocations de « mains tendues » qui furent autant de « lumières », dont une « tante » de Dilbeek, des religieuses de Herseaux et l'abbé Joseph André à Namur qui a accueilli, avec des proches et membres de réseaux, de nombreux enfants juifs, cachés juste à côté de la Gestapo ! (J.Bd.)

Freddy AVNI, *Je suis le porteur de mémoires*, Paris, Le Lys Bleu, 2025. Prix : 13,25€. Via *L'appel* : -5% = 12,59€.



CADAVRES EXQUIS

« *Docteur, j'ai un cadavre pour vous.* » C'est souvent par cette phrase que Philippe Boxho, médecin légiste devenu star de l'édition et des médias, est appelé sur les lieux du crime. Avec un soin méthodique, il observe alors le corps avant de l'autopsier. Chacune de ses interventions, racontée avec détachement, humour et un sens didactique très précis, se lit comme une nouvelle policière. Il décrypte également, de son œil d'expert, le linceul de Turin et la création d'Adam par Michel-Ange, au plafond de la Sixtine. Un régal ! (J.Ba.)

Philippe BOXHO, *La mort c'est ma vie*, Vieux-Genappe, Kennes, 2025. Prix : 19,90€. Via *L'appel* : -5% = 18,91€.



APRÈS GAZA

Dans ce monde où ce que l'on croyait impossible est en train de se passer, où les victimes deviennent des bourreaux, où le consensus moral mondial a volé en éclat, ce livre apporte un regard d'une certaine espérance. Se basant sur l'histoire d'Israël, sur celle des décolonisations et les nouveaux impérialismes, l'auteur propose une analyse magistrale des récits qui courent de part et d'autre, du Sud global à l'occident. Ne cherchant pas les responsabilités, ni les fautes, il apporte un éclairage vivifiant, rigoureux et éthique face à cette haine de l'autre qui détruit le vivre ensemble et la compréhension des avis d'autrui. On a besoin de tels messages d'espoir. (B.H.)

Pankaj MISHRA, *Le monde après Gaza*, Paris, Zulma, 2025. Prix : 22,50€. Via *L'appel* : -5% = 21,38€.



ALEXANDRE SIROIS

La Presse

Notre chroniqueur braque les projecteurs sur des parutions qui font l'actualité, ici comme ailleurs.

Publié le 5 octobre



Gaza et l'histoire en marche

Plusieurs livres sur le conflit israélo-palestinien seront publiés au cours des prochaines semaines, alors qu'on commémore ces jours-ci la mort de près de 1200 Israéliens lors de massacres commis par le Hamas le 7 octobre 2023 et que le sort des Gazaouis demeure une tragédie. J'ose croire que l'un des plus éclairants sera celui de l'auteur indien Pankaj Mishra, qui a décrypté il y a quelques années « l'âge de la colère » auquel nos sociétés sont confrontées. Le quotidien *Libération* a évoqué récemment son nouveau livre en soulignant que, selon cet essayiste, ce qui se passe à Gaza actuellement « pourrait devenir un des éléments clés de l'histoire en marche ». On expliquait qu'il y analyse les origines du conflit et tente de plus d'en prédire l'avenir et l'impact.

TOPNATURE

by Coline Enlart

♥ PALESTINE. ENTENDRE ENFIN SA VOIX.

Trois livres, trois auteur·ices pour dire la Palestine, le corps de sa terre, écouter sa voix, ses mots, en dehors du vacarme médiatique qui ne traduit que la vision coloniale qui le sous-tend.

TOPNATURE BOOKS
FÉVR. 3



LE MONDE APRÈS GAZA PANKAJ MISHRA

LE MONDE APRÈS GAZA. Pankaj Mishra. Traduit de l'anglais par David Fauquemberg.

Fondé comme une "contrepartie" au génocide de la Shoah, Israël est aujourd'hui en train de commettre l'impensable... et l'Occident part à la dérive. Préalable de Pankaj Mishra. Clair, net, et précis. Répondre à l'innommable par l'impensable : n'y avait-il pas d'autre voie ? L'éradication programmée de Gaza met à mal, pour le moins, un supposé consensus moral mondial. Et c'est irrémédiable, insiste l'auteur.

Le monde d'après ? Après l'ignominie ? Parce qu'il existera un monde ? Qui osera se revendiquer d'un monde ? Comme Dominique Eddé qui, dans son nouveau livre ("La mort est en train de changer", éditions LLL), en appelle finalement à la beauté, "l'incroyable beauté", afin de parvenir à "ne pas renoncer aux mots", le péril absolu, Pankaj Mishra s'attache à un après. Pour ancrer cet après afin de pouvoir l'édifier en pensée, en réflexion étayée, il remonte l'avant, l'histoire d'Israël dans ses moindres détails chronologiques, convoque Primo Levi, Hannah Arendt, Edward Saïd, Doris Lessing... Et des dates et d'autres noms, et d'autres faits : le fil - de plomb- de l'histoire. Le texte est dense, lourd, essentiel. Il faut y aller à pas comptés afin de tenir la distance qui permet d'infuser les nuances de l'exposé telles que la mise en perspective des victimisations d'usage à des fins de justification de nouveaux nationalismes. L'indignation demeure, dérisoire mais solidaire, bouteille à la mer de solitude des Palestiniens, l'auteur le souligne en conclusion. Peut-être inscrit-elle dans l'après une lueur d'espoir. Peut-être.

Éditions Zulma. 304 pages. 22,50 €